# CONSIDÉRATIONS

N° 98.

PHILOSOPHIQUES

# SUR L'ART DE GUÉRIR;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 9 mai 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;*

PAR ARMAND POUGET, de Toulouse,

Ancien Élève des hôpitaux de Paris.

*Omnium profectò artium medicina nobilissima verùm propter eorum ignorantiam qui temerè judicant, omnibus artibus longè inferior habetur.*

HIPP.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1827.

# FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

## *Professeurs.*

| M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen. | Messieurs |
|---|---|
| Anatomie | CRUVEILHIER. |
| Physiologie | DUMÉRIL. |
| Chimie médicale | ORFILA, *Examinateur.* |
| Physique médicale | PELLETAN fils. |
| Histoire naturelle médicale | CLARION. |
| Pharmacologie | GUILBERT, *Suppléant.* |
| Hygiène | BERTIN. |
| Pathologie chirurgicale | MARJOLIN. / ROUX. |
| Pathologie médicale | FIZEAU, *Examinateur.* / FOUQUIER. |
| Opérations et appareils | RICHERAND. |
| Thérapeutique et matière médicale | ALIBERT. |
| Médecine légale | ADELON. |
| Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés | DÉSORMEAUX. |
| Clinique médicale | CAYOL, *Président.* / CHOMEL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER. |
| Clinique chirurgicale | BOUGON. / BOYER. / DUPUYTREN, *Examinateur.* |
| Clinique d'accouchemens | DENEUX. |

## *Professeurs honoraires.*

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

## *Agrégés en exercice.*

| Messieurs | Messieurs |
|---|---|
| Andral. | Gibert. |
| Arvers. | Gerdy. |
| Baudeloque. | Kergaradec. |
| Bouvier. | Lisfranc, *Examinateur.* |
| Breschet. | Maisonabe. |
| Cloquet (Hippolyte). | Parent du Chatelet. |
| Cloquet (Jules). | Pavet de Courteille, *Examinateur.* |
| Dance. | Ratheau. |
| Devergie. | Richard. |
| Dubois. | Rochoux, *Suppléant.* |
| Gaultier de Claubry. | Velpeau. |
| Gérardin. | Rullier. |

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

# A MON PÈRE,

# A MA MÈRE.

A. POUGET.

À MON PÈRE.

À MA MÈRE.

À POUGET.

# AVANT-PROPOS.

La *médecine est une science hypothétique ; je ne crois pas à la médecine ; il y aurait moins de morts s'il y avait moins de médecins*... etc., etc., voilà ce qu'on entend dire tous les jours dans le monde ; c'est ainsi que l'on juge une profession qui exige de la part de celui qui l'embrasse l'abnégation de lui-même ; j'ai presque dit l'abandon de la vie, puisqu'elle est sans cesse exposée aux dangers les plus graves! Je n'ai pu entendre avec indifférence des reproches si peu mérités, et j'ai pensé que je ne pouvais choisir un sujet plus convenable pour ma dissertion inaugurale.

Qu'il me soit permis, avant d'entrer en matière, de rendre un témoignage public de reconnaissance à ceux de mes maîtres qui ont bien voulu s'occuper de moi.

Le premier nom qui s'offre à mon cœur est celui d'un des hommes le plus justement célèbres, du baron *Larrey*. Nourri de la lecture de ses savans mémoires, admis à le voir opérer de près, j'ai pu, mieux que tout autre, apprécier le mérite de ses leçons. Puissé-je les mettre dignement en pratique!

Je citerai ensuite M. *Isidore Picot*, baron de Lapeyrouse, que la Faculté des sciences de Toulouse compte avec orgueil au nombre de ses professeurs. Je dois à ce précieux

ami la connaissance de l'histoire naturelle, qu'il enseigne si bien après son illustre père.

Pourrais-je oublier M. le docteur *Roques*? Ce praticien, si connu par l'excellent ouvrage dont il a enrichi notre matière médicale, a daigné plus d'une fois descendre jusqu'à moi, et prêter à mes jeunes essais l'appui de son expérience.

Enfin, je remercie M. le docteur *Ribes* de la bienveillance qu'il m'a toujours témoignée.

# CONSIDÉRATIONS

## PHILOSOPHIQUES

# SUR L'ART DE GUÉRIR.

La douleur créa l'art de guérir; c'est assez dire que son origine remonte à celle du monde. Cette ancienneté seule suffirait pour faire son apologie; elle présente en notre faveur une garantie d'autant plus grande, que depuis lors jusqu'à nos jours chaque âge a transmis à ses successeurs la somme toujours croissante de ses découvertes.

Soumis à des causes inévitables de maladies dont le nombre et l'intensité suivirent les progrès de la civilisation, un sentiment naturel porta les hommes à communiquer à leurs semblables souffrans les moyens dont ils avaient éprouvé les heureux résultats dans des circonstances analogues. Chaque famille avait ses traditions et ses pratiques; ceux dont l'existence avait été le plus menacée, faisant aux dieux l'hommage de leur guérison, venaient inscrire sur les murs des temples l'histoire de leur maladie. Ces monumens de reconnaissance devinrent, dans les mains d'*Hippocrate*, les matériaux précieux qui lui servirent avec ses propres observations à jeter les premiers fondemens de la science médicale. Elle a subi, depuis la disparition de cet étonnant génie, toutes les vicissitudes inséparables des choses humaines; mais dans les temps modernes, soumise aux lois d'une saine

philosophie, elle a vu son domaine prendre une extension prodigieuse ; chaque jour augmente ses richesses : il en résulte maintenant un corps de doctrine que l'on peut produire avec orgueil, et dont l'application bienfaisante aux maux de l'humanité commande l'éloge et non le blâme.

Connaissance approfondie de la structure et des usages de presque toutes les parties de notre corps, de l'action, soit isolée, soit combinée des divers organes pour l'entretien de la vie; diversité des tempéramens systématisée de manière à assigner, dans l'état normal des fonctions, des types qui, dans leur état anormal, fixent toujours le choix du remède ; analyse rigoureuse de tous les corps de la nature; application de plus en plus éclairée de leurs propriétés à la conservation de la santé et au traitement de ses nombreuses altérations; classification tellement exacte des maladies, que la plus grave comme la plus légère, la plus nouvelle comme la plus ancienne, trouve dans les cadres nosologiques la place qui lui convient; observation scrupuleuse de tous les phénomènes morbides et de leurs effets, basée sur les preuves généralement évidentes qu'offre l'ouverture des cadavres; de là, possibilité d'imiter les mouvemens par lesquels la nature seule opère quelquefois la guérison; de les fixer quand ils sont incertains; de les exciter, de les modérer, quand ils sont trop faibles ou trop violens; enfin, d'enchaîner ceux qui menacent les ressorts fragiles de la vie, etc... Tel est, en raccourci, le tableau de cette science qu'on nomme chimérique, et à laquelle on conteste tous les jours sa certitude et son utilité !

De toutes les objections qu'on nous adresse, la première, et sans contredit la plus forte, est la suivante : « si la médecine était positive, on ne la verrait pas tous les jours changer de face sous l'influence d'un système nouveau. »

Pour faire une réponse convenable à un argument si terrible en apparence, il est nécessaire d'établir une distinction entre la médecine et le médecin

Notre science, née de l'observation, se compose, comme toutes les

autres, d'une masse de faits, et ce n'est que dans les conséquences déduites de ces faits que peut se trouver la raison des divers changemens de face qu'elle a présentés à telle ou telle époque. Ce n'est donc pas la science, mais seulement celui qui déduit les conséquences, qu'il faut accuser de versatilité. Un exemple rendra plus sensible la vérité de ce raisonnement.

Dans la première période de presque toutes les maladies, on a observé de tout temps, et l'on a consigné avec raison comme une chose positive, *une langueur générale, le dégoût des alimens, la soif,* et plusieurs autres symptômes dont la réunion peut faire soupçonner l'inflammation de la membrane muqueuse de l'estomac. M. *Broussais,* en généralisant ses idées, a cru trouver dans cette maladie la cause de toutes les autres. Cette opinion, il faut en convenir, a changé, pour plus d'un médecin, la manière de traiter; mais peut-on dire qu'elle a changé la science? Non, la conséquence naturelle des faits a été seule outrée, et voilà comment s'établissent toujours les systèmes.

De temps en temps une observation plus exacte démontre que nos devanciers ont mal vu dans tel ou tel cas, comme aussi de nouvelles observations pourront démontrer à nos successeurs la même chose relativement à nous. Et dès-lors on substitue et on substituera un fait vrai à celui que l'imperfection des recherches avait laissé croire tel jusques-là. La science aura changé sur ce point; elle se sera enrichie d'une vérité positive qui, jointe à celles déjà reconnues, assurera davantage son immuabilité. En subtilisant, en forçant les inductions qui peuvent en découler, on lui donnera un extérieur nouveau, on en fera de fausses applications, mais à l'homme seul sera le tort.

En effet, celui qui ne voit dans l'exercice de notre art qu'une vaine gloire ou un sordide intérêt, qui s'isole au milieu des êtres souffrans qui l'entourent pour ne penser qu'à lui; celui-là cherche à illustrer son nom en l'attachant à quelque système. Dès que la fureur d'innover s'est emparée de son esprit, la témérité préside à sa conduite, et si par un bonheur extraordinaire, quelquefois même inespéré, il réussit dans ses tentatives, il ne voit partout que des conséquences de son

idée première; selon lui toutes les maladies reconnaissent la même cause, réclament le même traitement; il ne tient compte que de ses triomphes; il néglige tout le reste pour trouver des faits à l'appui de son opinion; il ne craint pas même d'en citer qui lui seraient contraires, s'il n'avait eu le soin de leur donner une physionomie appropriée; enfin il ne suit plus la nature, il veut qu'elle subisse ses lois et que la théorie devance l'expérience !.... Heureusement sa vogue n'est qu'éphémère; dans une science où viennent briller à chaque instant des lumières nouvelles, l'erreur ne peut pas espérer pour ses dogmes une foi durable; et l'opinion générale, bientôt désabusée, fait justice de ces funestes innovations.

L'adoption exclusive de tel ou tel système en thérapeutique ne peut que produire les résultats les plus fâcheux; c'est une vérité incontestable; et tous les jours les professeurs de cette savante école nous prémunissent par leurs sages conseils contre l'oubli que nous pourrions en faire.

La médecine, comme on peut en juger par ce qui vient d'être dit, n'est conjecturale que dans son application. Or, un esprit juste, désintéressé, bien pénétré de l'importance du noble ministère que nous sommes appelés à remplir, examine d'abord sans passion les vérités constatées par une longue expérience, les associe à ses propres observations, et peut ensuite, sans charlatanisme, offrir à ceux qui réclament ses soins une garantie solide pour l'entretien de leur santé. En résumé, notre science est une réunion de bons matériaux; il ne s'agit que d'être bon ouvrier pour s'en servir convenablement.

On dira peut être : « Nous reconnaissons la vérité de ce que nous venons de lire; mais la pratique de la médecine ne peut admettre la médiocrité; or, comme il y a peu de bons médecins, et qu'il est impossible de n'en avoir que de bons, on devrait à jamais proscrire un art qui, dans les mains du plus grand nombre, est plus dangereux qu'utile. »

A cela je réponds : l'étude des sciences médicales est aujourd'hui dirigée de manière à assurer à tous les malades les secours les plus

éclairés et par conséquent les plus avantageux ; l'autorité administrative s'occupe avec la plus vive sollicitude d'un intérêt si cher. Si la plus noble des professions a été ou est parfois avilie, il faut s'en prendre à l'imperfection des anciennes lois qui nous régissent. Le charlatanisme et l'impudence jouissent encore d'une sorte de protection ; que de victimes ignorées leur doivent la mort !... Tant que l'on n'élaguera pas de l'arbre antique et sacré ces branches parasites qui menacent tous les jours davantage sa précieuse existence, on aura presque raison d'en dédaigner les fruits.

Mais voyez jusqu'où va l'inconséquence de nos détracteurs :

Ces bateleurs qui dans nos villes offrent à l'aveugle crédulité du peuple un remède souverain pour toute espèce de maux ; ces prétendues magnétiseuses, sybilles renouvelées, dont le regard perçant explore en une minute l'intérieur du corps, et dont le plus léger contact produit sur toutes les affections l'effet du baume le plus salutaire ; ces demi-savans dont la théorie explique tout, et qui avec un purgatif ou avec un vomi-purgatif enfantent des miracles, tels que la consolidation d'une fracture ancienne, un accouchement laborieux, etc. ; ces philantropes désintéressés qui, tout en écrivant que la médecine peut se faire sans médecin, reçoivent à toute heure et exigent, s'il y a lieu, le prix de leurs drogues et de leurs conseils ; enfin tous ces êtres que l'ignorance, la superstition et le capricieux hasard rendent malheureusement célèbres, on les préfère à des hommes qui ont consacré les plus beaux jours de leur vie aux travaux les plus dégoûtans. La fréquentation assidue des hôpitaux, la lecture analytique d'un nombre prodigieux d'ouvrages ; l'étude de toutes les sciences, physique, chimie, botanique, leur ont ouvert le grand livre de la nature, et quand ils viennent offrir au monde le résultat si péniblement obtenu de leurs longues veilles, on les abreuve d'injustices, on déverse sur eux le blâme, la calomnie !.... Et pourtant, que de ménagemens ils méritent ! quelle immense responsabilité pèse sur leur tête !

Combien de fois n'arrive-t-i pas que nous tenons presque en nos mains le bonheur des familles ? La tendre sollicitude d'une mère,

d'un fils, d'un ami, s'abandonne tout entière à nous; l'espérance et la crainte interrogent, interprètent tous nos gestes, tous nos regards. Est-il une situation plus difficile que la nôtre dans des momens si chanceux? Les transports de la joie la plus vive comme les accès de la plus amère douleur attendent l'issue de nos soins, et si l'impitoyable mort les rend inutiles, on est toujours prêt à nous accuser. Quand on ne nous taxe pas d'incapacité, on attaque notre cœur, et l'on appelle *barbarie* le calme que nous conservons. Cette fermeté morale qui, dans des circonstances moins malheureuses, fait tout le bien-être des malades, nous la devons, il est vrai, à la vue habituelle des misères humaines, mais nous ne l'acquérons jamais au détriment de notre sensibilité. Plus d'une fois nous mêlons nos larmes à celles qu'on répand devant nous, et plus d'une fois aussi nous gémissons avec les autres sur l'insuffisance de nos moyens.

De ce dernier aveu que nous venons de faire, doit-on conclure que la médecine est nulle, qu'il ne faut pas y croire?

*Donnez-nous des poumons et des foies qui ne s'engorgent pas*, répondrai-je avec un ancien praticien, *et nous vous ferons vivre très-long-temps*. Quand un organe aussi essentiel à la vie que le poumon est détruit par de vastes ulcérations, peut-on espérer de l'homme la réparation d'un mal aussi grave? Ce serait n'exiger rien moins qu'un création nouvelle. J'en dirai autant de ces constitutions primitivement vicieuses qu'il nous est même à peine possible de modifier. Lorsque le volume du cœur est trop considérable ou que ses ouvertures sont trop petites, l'anévrisme aura lieu sous l'influence de la cause la plus légère, et même par l'exercice seul de la vie. Est-il en notre pouvoir de refaire le cœur? C'est cependant l'unique remède qui pourrait ici triompher du mal. Dans ces cas, comme dans certains autres, nous le disons avec franchise, tous nos efforts les mieux combinés sont mis en défaut, mais notre impuissance ne prouve rien contre la certitude de notre art.

Dès que l'incurabilité d'une maladie est reconnue, le médecin ne

peut qu'en retarder les progrès ou rendre les douleurs plus supportables, et c'est alors surtout qu'on peut juger son âme. Avec quel intérêt il examine celui dont il a déjà compté les jours ! Soins empressés, attentions minutieuses, veilles continues, rien ne lui coûte ; les liens les plus doux semblent l'attacher à son malade, et ses paroles consolatrices l'expriment de la manière la plus affectueuse. On lui répond par un sourire ; sa main est pressée amicalement, et ce prix est le premier qu'il ambitionne, parce qu'il allége le poids qui oppresse son cœur. (J'ai peint ici l'homme sensible, tel, en général, que la nature l'a formé. Je ne parle pas de ceux qui, par une originalité coupable, se font un mérite d'une dureté apparente ; ils ne savent pas que la médecine, comme la bienfaisance dont elle est l'image, ajoute un nouveau prix aux soulagemens qu'elle procure par la manière de les répandre.)

Les affections morales sont, sans contredit, le plus terrible des écueils que les médecins aient à redouter : elles impriment aux maladies un caractère qu'il est aussi impossible de méconnaître que de les dérober à sa funeste influence, et la civilisation la rend tous les jours plus puissante. Quel remède opposer à l'ambition des uns, à l'envie des autres ? Ces cruelles passions et toutes celles qu'on pourrait énumérer consument leurs victimes en se riant de nos vains efforts.

S'il s'agit d'un organe qui n'est pas immédiatement nécessaire à la vie, par exemple, d'un membre frappé de gangrène, on obtient la guérison en le retranchant. Ne semble-t-il pas, après tant de griefs, qu'on devrait exiger de nous la reproduction du membre détruit ? Me voilà naturellement amené à parler de la chirurgie. On croit beaucoup prouver quand on oppose la certitude qu'elle présente, à l'instabilité de la médecine proprement dite. Et pourquoi ? parce que, le plus souvent, on voit, on touche la partie malade, et que tout le monde peut, en quelque sorte, être juge. C'est bien là le raisonnement du vulgaire !... Mais la chirurgie a aussi ses incertitudes... On peut amputer un membre, rapprocher les fragmens d'un os fracturé, mettre

en contact les bords d'une plaie, préparer tout pour la guérison, est-on sûr de l'obtenir? On n'oserait l'affirmer. L'action organique qui a lieu dans ces circonstances n'est-elle pas la même que dans les maladies internes? Des inflammations, des affections scrophuleuses, cancéreuses ou autres qui attaquent des parties extérieures, diffèrent-elles des mêmes affections sévissant sur des organes plus profondément situés et immédiatement nécessaires à l'existence? Les chances du succès, pour leur terminaison, sont en tout les mêmes.

Qu'on se garde de croire que, poussée à bout, ma franchise cède enfin, et se retourne contre moi-même. Non. Je répète ce que j'ai déjà dit : on prend trop souvent l'impuissance pour l'incertitude de l'art.

« Eh bien, soit, ajoute-t-on. Mais comment se fait-il que des médecins même ne croient pas à la médecine? »

La réponse est facile : dans notre science, comme dans toutes les autres, il est des hommes sages dont la modestie est si grande, qu'ils sont dans une continuelle défiance d'eux-mêmes; ils vont quelquefois jusqu'à douter d'un succès qu'ils ont obtenu ; mais leur nombre est infiniment petit. Les autres, mécréans en apparence, ne le sont pas tous en réalité La plupart, recherchant la gloire, veulent associer leur nom à celui de Descartes, vrai père du doute. Quant à ceux dont la mécréance est réelle, ils commettent une espèce de vol en recevant le prix des soins qu'ils donnent sans la garantie de leur conscience; ils ressemblent à ces ouvriers (peu m'importe qu'ils s'offensent de la comparaison) qui ne répondent de leur ouvrage que tant qu'ils l'ont en leurs mains, et non plus quand on leur en a payé la valeur.

Une des causes qui ont le plus contribué et qui contribuent encore à jeter de la défaveur sur la médecine, c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, sa popularité. Il est des gens qui en raisonnent comme d'une chose très-ordinaire, et qui, avec une assurance presque révoltante, attaquent la conduite de celui qui en a fait son étude habituelle. Les demi-lumières qu'ont jetées dans le monde des livres que le seul

intérêt pécuniaire a dictés, ne donnent que des notions imparfaites sur les maladies. Pour être bref, l'auteur a négligé des détails qui seraient souvent du plus puissant secours, et de ses indications superficielles il ne résulte le plus souvent que de funestes applications. Chacun travestit la science selon sa manière de voir : on sent alors quelle influence pernicieuse doivent avoir sur elle les préjugés dont le peuple est imbu. De là cette immense quantité de recettes que chacun offre à tout propos, et dont la majeure partie aggrave le mal qu'il eût été si facile de détruire. Quelqu'un est-il dangereusement atteint, chacun se propose pour le guérir; tout fermente autour de lui. On s'agite en mille sens divers. « Plus les circonstances deviennent alarmantes, dit *Cabanis*, et plus les avis deviennent tumultueux, précipités, incertains; plus les secours exigent de prudence, et plus on les multiplie sans ordre et sans objet précis. Pour sauver le patient de tant de déterminations aveugles, vacillantes, contradictoires, il faut une autorité qui captive la confiance, qui puisse en imposer à tout ce qui l'approche, confondre l'ignorance par l'ascendant des lumières, donner au traitement un ordre méthodique et de l'unité. Il faut quelqu'un qui ordonne, afin que tout le monde ne veuille pas ordonner à la fois. » Ce quelqu'un, on le trouve dans le médecin; et c'est vainement qu'on le chercherait ailleurs. Or, en admettant les suppositions les plus défavorables, s'il fait peu de bien, il empêche beaucoup de mal; et fît-il même quelque mal, il en prévient encore bien davantage.

Les bienfaits de la médecine sont innombrables; ils s'étendent à tout.

Que de richesses elle déploie dans les préceptes qu'elle donne pour la conservation de la santé! L'homme y est considéré dans ses rapports avec la nature entière; toutes les influences qui pourraient compromettre sa vie sont appréciées de manière qu'à côté du mal sont toujours placés les moyens de s'en garantir. Dépourvus presque entièrement de cet instinct salutaire qui fait distinguer aux autres animaux les substances vénéneuses des nutritives, que deviendrions-nous

si la médecine ne nous eût pas signalé les poisons? Le laboureur et le pâtre en écrasent sous leurs pas des familles entières; quelques-unes, mêlées aux plantes les plus innocentes, concourent avec elles à l'embellissement de nos jardins; et plus d'un imprudent a trouvé, dans leurs fruits et dans leurs émanations perfides, la peine due à son incrédulité. Sans le secours de notre science protectrice, l'air, cet agent principal de la vie, serait la cause la plus fréquente de mort par ses nombreuses viciations; que de services ne rend-elle pas habituellement pendant la durée de ces épidémies terribles qui emportent en un jour des générations entières? Naguère dans les villes de la malheureuse Ibérie, n'avons-nous pas vu des médecins français soutenus par le plus noble courage, lutter corps à corps avec la contagion?... Regrets éternels à la mémoire du vrai philanthrope, dont la mort attestera aux siècles futurs l'admirable dévoûment!!!

Que dirai-je de cette savante académie qui éclaire les chefs de l'état sur les moyens de rendre de plus en plus heureuse notre existence sociale? Que ne devons-nous pas à ses sages conseils? tout le monde peut apprécier l'assainissement des villes. Les marais infects qui les entouraient sont comblés; on a transporté hors des murs les cimetières, les abattoirs et toutes les usines, d'où s'échappaient tant d'exhalaisons funestes; les rues, élargies, rendent plus libre la circulation de l'air, et l'eau de mille fontaines chasse dans de nombreux égouts tous ces débris immondes où se cachent les germes d'une foule de maladies contagieuses. De nouvelles dispositions dans les prisons et les hôpitaux assurent aux malheureux, que leurs crimes ou leurs maladies appellent dans ces vastes enceintes, tous les bienfaits qu'ils peuvent attendre de leur pénible existence; ils n'ont plus à redouter ces fléaux dévastateurs qui naissaient de leur entassement, de soins incomplets et d'une alimentation malsaine. Enfin la propagation de la vaccine est suivie tous les jours des plus heureux résultats; en faut-il davantage pour mériter la reconnaissance d'un peuple civilisé?

Mais ce n'est pas seulement par son influence immédiate sur la durée de nos jours que la médecine doit fixer l'estime et la considéra-

tion générales; elle est encore la garantie de la sécurité publique; elle prête son appui à la perspicacité consciencieuse des magistrats, et c'est à la lueur de son flambeau que le glaive de la justice frappe le coupable. Que de crimes dévoilés par elle, dont le mystère assurait l'impunité!

Je vais à ce sujet citer une observation intéressante dont j'emprunte les détails aux Éphémérides médicales de Montpellier.

« Un Piémontais, nommé Bonino, ancien militaire, âgé de quarante-six ans, s'était retiré dans un village situé aux environs de Montpellier. En 1823 il disparut, et le bruit se répandit qu'il était allé en Espagne; mais bientôt une rumeur sourde prétendit qu'il avait été assassiné par une fille avec laquelle il avait vécu en concubinage, et par un nommé Dimont, que l'on savait être depuis long-temps d'intelligence avec elle, et qui, en effet, l'avait épousée neuf mois après la disparition de Bonino. Cependant plus de deux ans s'écoulèrent encore; ce ne fut qu'en 1826 que la justice, informée des bruits qui s'étaient répandus, fit des recherches, et trouva un cadavre dans le jardin de celui-là même qui était soupçonné. Il était nécessaire d'abord de savoir si ce cadavre pouvait être celui de *Bonino*, qu'une circonstance particulière devait faire reconnaître; savoir, un sixième doigt à la main droite, et un autre au pied gauche.

« A la réquisition du ministère public, nous nous rendîmes (c'est M. *Delmas* qui parle), le 30 avril 1826, à la commune de Sussargues pour procéder à l'exhumation d'un cadavre découvert dans un jardin. Un soulier, que l'on avait retiré de la terre en faisant des fouilles, avait indiqué le lieu où gisait la victime de l'assassinat dont la justice cherchait les traces. Ce fut aussi sur ce lieu que nous dirigeâmes nos recherches.

« La terre enlevée, nous trouvâmes, à dix-huit pouces de profondeur, un squelette humain gisant sur le dos. La tête, placée au nord, était légèrement fléchie en avant, la mâchoire inférieure était écartée de la supérieure. Les avant-bras se croisaient sur la poitrine, de manière que le droit passait un peu sur le gauche. Les côtes, dessinant encore

le thorax, étaient séparées du sternum, que nous trouvâmes appliqué sur les vertèbres qui lui correspondent. Des poils noirs et un bouton de métal étaient implantés dans une matière terreuse et humide qui recouvrait la face antérieure du sternum. La colonne vertébrale, nullement interrompue, avait conservé ses rapports avec la tête et le bassin. Les extrémités inférieures, allongées et sur le même plan que le tronc, suivaient la direction de l'axe du corps et se rapprochaient inférieurement. Le pied droit, le seul que nous ayons vu en place, était encore dans le soulier, un peu fléchi sur la jambe et incliné sur son bord externe; le gauche avait été enlevé avec le soulier, dans lequel nous n'en trouvâmes qu'une partie.

« La tête, retirée de sa position, était sèche dans la région frontale, tandis que la région occipitale était encore humide et comme lubrifiée par une substance graisseuse, au milieu de laquelle nous trouvâmes des cheveux noirs. Examinée avec attention, elle nous offrit, à l'angle orbitaire externe droit, une difformité résultant d'une lésion bien antérieure à la mort, puisque la nature en avait opéré la guérison : ce qui nous fit penser qu'il avait pu exister une cicatrice dans cette partie. Une autre lésion de l'os existait au côté gauche du coronal, mais paraissait très-ancienne. Le temporal gauche a surtout fixé notre attention ; sa portion écailleuse, presque désarticulée d'avec le pariétal, était divisée en trois portions par trois fêlures qui partaient de la circonférence de l'os, et se réunissaient au-devant du conduit auditif externe, et à une quatrième qui, contournant la base de l'apophyse zygomatique, se terminait à la fente glénoïdale. La forme de cette fracture, l'intégrité de l'arcade zygomatique et de l'apophyse mastoïde nous font dire qu'elle a été faite par un instrument contondant à petite surface. D'après l'absence de tout travail de la nature pour la guérison, d'après l'écartement des pièces osseuses et le suintement qui se faisait par les divers points de la fracture, nous pensons qu'elle a eu lieu dans un temps très-rapproché de la mort. Nous ajoutons même que les désordres que nous avons observés sont le résultat d'un coup violent qui a dû nécessairement amener une commo-

tion cérébrale telle, que, sans tenir compte des autres accidens, l'individu qui l'a reçu a du être mis à l'instant même hors de défense et privé de l'usage de ses sens.

« Les souliers dans lesquels nous avons trouvé les os du pied, quelques morceaux d'étoffe enveloppant les vertèbres du cou, des boutons en bois et en métal, un couteau dont la lame était repliée dans le manche, trouvé à la partie gauche de la poitrine, quelques fragmens de drap et de velours, nous font croire que le cadavre avait été enseveli couvert au moins d'une partie de ses vêtemens.

« Quoique le temps nécessaire pour la décomposition complète d'un cadavre varie beaucoup, et qu'on ne puisse à cet égard établir aucune règle positive, puisque les climats, l'humidité plus ou moins grande des terrains, le plus ou moins de profondeur des fosses, et une infinité d'autres circonstances relatives à l'état et au tempérament des individus établissent des différences remarquables, nous avons pourtant cherché à déterminer depuis combien de temps le squelette que nous examinions avait été enseveli. L'opinion la plus générale est que, dans un climat tempéré, lorsqu'aucune circonstance particulière ne hâte ou ne retarde la décomposition, elle est complète dans l'espace de trois ou quatre années. En rapprochant l'état dans lequel nous avons trouvé les parties lors de l'exhumation, de ce qui a été dit à ce sujet, nous croyons pouvoir avancer qu'il y a trois ans et demi environ que le cadavre a été enseveli. Nous avons remarqué, en effet, ce que quelques auteurs signalent arrivant dans la troisième période, qui commence après la troisième année, les produits gazeux entièrement disparus, l'odeur fétide remplacée par une odeur de moisissure, et seulement un reste de matière terreuse, grasse, friable, brunâtre et noire.

« Les seules parties molles que nous ayons trouvées étaient des ligamens vertébraux qui, par leur composition, se rapprochant le plus des os, devaient être aussi les dernières à disparaître.

« Comme ni les lieux ni le temps ne nous permettaient de faire un examen attentif des autres parties du squelette, nous enlevâmes nous-

mêmes tous les os que nous pûmes trouver, et les mîmes dans un sac auquel fut apposé le sceau de la justice.

« Le cinquième jour du mois de mai, nous nous rendîmes au cabinet de M. le juge d'instruction pour continuer l'examen des pièces osseuses que nous avions à notre disposition. Nous trouvâmes toutes les vertèbres, les côtes et les os du bassin, qui furent bientôt articulés. Voulant déterminer à quel sexe le squelette appartenait, nous examinâmes ces différentes parties; et la largeur des détroits peu considérable comparée à la profondeur du bassin, le détroit inférieur rétréci, cordiforme, et terminé en pointe en avant, disposition qui tient à la direction des ischions qui, en descendant, convergent beaucoup l'un vers l'autre, la forme ovale et très-allongée des trous sous-pubiens, nous firent penser qu'il appartenait à un homme. Notre jugement fut confirmé par le peu d'écartement des branches descendant des pubis, qui avaient leur face antérieure dirigée en dehors, tandis que chez la femme elle est large et aplatie.

« Ces circonstances se trouvèrent en rapport avec la longueur, la consistance et le développement des os.

« Le sexe étant reconnu, nous cherchâmes quel âge cet homme pouvait avoir. Le développement complet des os, celui des éminences auxquelles viennent s'attacher les muscles et celui des mâchoires; l'état des dents, qui étaient en nombre complet, à l'exception de la quatrième molaire droite de la mâchoire supérieure, dont la chute était très-ancienne, puisque la cavité alvéolaire était ossifiée, et que les dents voisines n'avaient pas changé de direction, quoique n'étant plus soutenues, nous ont amené à dire qu'il avait atteint sa quarantième année. D'après le tableau comparatif fait par M. le professeur *Suc*, nous avons établi que sa taille était de cinq pieds cinq pouces environ.

« Les extrémités, à l'exception de quelques os, étaient complètes, et nous articulâmes le pied droit, que nous avions conservé dans le soulier. Deux os sésamoïdes, que l'on rencontre ordinairement, furent les seuls surnuméraires que nous trouvâmes. Le pied gauche ayant été

enlevé en piochant, quelques os furent égarés. Nous n'avons trouvé que le calcanéum, l'astragale, le scaphoïde et le cuboïde, les cinq os du métatarse et trois phalanges, ce qui nous a mis dans l'impossibilité de l'articuler et de nous assurer s'il y avait quelque anomalie. Ayant examiné isolément les os qui nous restaient, nous avons trouvé la tête du cinquième métatarsien arrondie, se prolongeant en dehors et présentant une petite surface articulaire, ce qui pouvait être l'effet d'une articulation surnuméraire; mais, n'ayant pas vu de quelle manière cet os s'articulait avec la première phalange, nous ne pouvons affirmer s'il y avait là un sixième doigt.

« A l'exception de quelques osselets du carpe, nous avons trouvé tous ceux qui composent la main droite. Le cinquième os du métacarpe droit a d'abord attiré notre attention : plus court et plus large que celui de l'autre main, il a présenté son extrémité phalangienne séparée en deux parties, dont l'une, vraiment articulaire, lisse, assez étroite, arrondie et proéminente, avait la direction de l'axe de l'os ; tandis que l'autre, correspondant au bord cubital, formait avec lui un angle de huit d grés environ; moins prolongée que la première, elle était aussi lisse, et présentait une surface articulaire qui n'en différait que par sa forme moins arrondie. Ayant cherché à articuler la première phalange du petit doigt, elle s'est exactement moulée sur la première tête articulaire, et a présenté, sur le bord correspondant à la seconde, une échancrure dont l'obliquité était en rapport avec la direction que nous avons assignée à cette deuxième surface. Cet examen des diverses parties du cinquième doigt ne nous laisse aucun doute sur la nature de l'anomalie qu'il présente : aussi croyons-nous pouvoir affirmer qu'il a dû nécessairement exister un sixième doigt, quoique nous n'ayons pas retrouvé les pièces osseuses qui le composaient. La main gauche, dont nous avons trouvé tous les os, à l'exception de quelques osselets du carpe, n'a rien offert de particulier.

« Tels sont les résultats que nous avons obtenus ; ils nous conduisent aux conclusions suivantes :

« 1°. Le squelette, dont nous avons fait l'exhumation, était enseveli depuis trois ans à trois ans et demi, couvert de ses vêtemens.

« 2°. Ce squelette appartenait à un homme âgé de quarante à quarante-cinq ans environ, ayant la taille de cinq pieds cinq pouces.

« 3°. Cet homme était sexdigitaire de la main droite ; le sixième doigt devait être placé à côté de l'auriculaire, et s'il existait un doigt surnuméraire au pied, ce que nous ne pouvons affirmer, il devait être placé au pied gauche en dehors du petit doigt.

« 4° La mort de cet homme a été le résultat d'un coup violent porté par un instrument contondant qui a fracturé le temporal gauche.

« Dimont et sa femme ont été jugés par la cour d'assises de Montpellier, et condamnés le 26 août 1826. »

Contestera-t-on l'utilité de la médecine, après la citation curieuse que je viens de faire ? On n'osera pas non plus mettre en doute l'efficacité des secours qu'elle donne, quand il en est temps encore, aux asphyxiés et aux noyés.

Après tant de services, laissés le plus souvent sans récompense, ne sera-t-il pas permis de dire que chaque jour est marqué par un de ses bienfaits ?

# HIPPOCRATIS APHORISMI.

## I.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.

## II.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Sect.* 2, *aph.* 46.

## III.

A longo tempore consueta, etiamsi fuerint deteriora, insuetis minùs turbare solent; oportet igitur etiam ad insolita se vertere. *Ibid.*, *aph.* 50.

## IV.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos. *Sect.* 3, *aph.* 1.

## V.

Qualia etiam in his quæ per vesicam, et in his quæ per alvum fiunt egestionibus, et in his quæ per carnes et sic ubi aliâ naturæ viâ corpus exeat : si parùm, parvus morbus fit; si multùm, magnus; si admodùm multum, hoc ipse lethale. *Sect.* 7, *aph.* 79.